

C'est bon, c'est bon, je m'en vais... Mais tu ne me laisseras pas décaniller sans me faire tortorer un morceau de fringue...

—Voilà du pain.

—As-tu aussi un peu de perlot ? Je voudrais griller une sibiche...

—Je ne fume pas.

—Monsieur est sans défaut. A ce soir, monsieur.

Il se dirigea vers la porte, mais il regardait partout, autour de lui.

—Dis donc, Charlot ?

—Quoi ?

—Bertine ? Où couche-t-elle ?

—Qu'est-ce que cela te fait ?

Mais Borouille avait aperçu la porte de l'étable. Il comprit.

—Ah ! bon, dit-il, c'est là. Je ne pourrais pas lui présenter mes devoirs ?

—Va-t-en !

L'autre sortit enfin, les mains dans les poches, d'un pas traînard.

—Ce soir, dit-il, tu n'auras qu'à laisser la porte ouverte. Maintenant que je suis venu une fois, je reconnaitrai facilement mon chemin.

Et il disparut dans la nuit, se dirigeant vers la forêt.

Il était à peine sorti que Bertine ouvrait la porte de l'étable.

—Il n'est plus là ?

—Non, dit Charlot, sombre.

—Mon Dieu, il nous arrivera malheur, sûrement, Charlot.

—Oui, je le crains comme toi, Bertine, mais que faire ?

—Que faire ? répéta l'enfant, en hochant la tête.

X

Le désespoir régnait à la Pierre-de-Marbre.

Les sommations avaient cessé. Le percepteur n'envoyait plus ses papiers bleus ou verts pour réclamer à Jean Violaines les 2,588 francs que Borouille avait coûtés au département, mais l'huissier avait pris la place du percepteur et les frais avaient commencé. Violaines voyait tous les jours l'abîme se creuser sous ses pieds, et il s'y sentait poussé par une force surhumaine contre laquelle il ne pouvait se défendre.

Il avait voulu emprunter à des amis, fermiers comme lui, mais à beaucoup d'entre eux il devait déjà de fortes sommes. Et ils étaient gênés. Ils refusèrent.

Vendre, ce n'était plus possible, nous l'avons dit.

Alors ils attendirent, tête baissée, comme de pauvres condamnés qu'ils étaient, le dernier coup qui devait les abattre.

Quand la saisie fut faite, Jean Violaines pourtant se révolta.

—Je vais aller trouver le père ? dit Jean à sa femme.

—Hélas ! murmura-t-elle.

—Oui, je sais bien, mais il se laissera peut-être attendrir... c'est si grave, cette fois !...

—Va, mon pauvre homme, va ; j'ai bien peur, seulement, que tu me reviennes plus triste et plus désespéré...

Il sortit. Il alla chez le père Violaines.

Celui-ci était au coin de son feu, à se chauffer les jambes.

Il se retourna en entendant ouvrir la porte.

—Ah ! ah ! Qu'est-ce que tu veux, toi, pour me déranger ?...

—Mon père...

—Oui, oui, je devine... On a pratiqué la saisie, hein ? A bientôt la vente... J'y assisterai, ne crains rien... On a si peu de distractions à la Pierre-de-Marbre que je me ferais un scrupule de manquer celle-là.

Et il se mit à tisonner en ricanant.

—Mon père, dit Jean Violaines en tremblant, vous savez qu'on va vendre notre ferme si vous n'intervenez pas !

—Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? On vendra ta ferme, mais la maison où je suis m'appartient. Personne n'a le droit d'y mettre le pied. Moi, je suis tranquille ici pour jusqu'à la fin de mes jours.

—Et cela ne vous causera pas de peine de voir à un autre, à un étranger, la ferme où vous avez grandi, où s'est écoulée votre jeunesse, où vous vous êtes marié...

—Rien, rien du tout.

—La ferme qui appartenait à votre père, à votre mère.

—Rien. Laisse-moi tranquille. Brisons-là !

Ils étaient sortis. Arrêtés sur le seuil, ils parlaient très haut, presque sur le ton de la menace.

Des ouvriers de la ferme, dans les champs voisins, les écoutaient.

—C'est mal, mon père, c'est mal.

Le vieux continuait de rire.

—Allons, bonsoir. Laisse-moi me chauffer.

—C'est vous qui serez responsable de ce qui arrivera...

—J'accepte la responsabilité.

—Et il arrivera des malheurs, mon père, bien sûr il en arrivera.

—Nous le verrons bien. Laisse-les venir... Tu ne veux pas m'assassiner, je suppose ?

Et il riait encore.

Jean Violaines s'éloigna très surexcité. Les ouvriers, dans les champs, se remirent à l'ouvrage et le père Violaines referma sa porte après un long regard farouche jeté vers la Pierre-de-Marbre.

Jean Violaines rendit compte à sa femme de ce qui s'était passé.

—C'était à prévoir, dit-elle.

Et après réflexion, en tremblant :

—Veux-tu que j'aie essayé de le fléchir ? C'est à moi qu'il en veut, surtout. Je lui demanderai ce qu'il exige de moi. Je lui dirai que pour qu'il te rende son affection, pour qu'il sauve ta ferme, je suis prête à disparaître, à mourir... Sa haine une fois satisfaite, il te pardonnera... Car cela ne me ferait rien de mourir, vois-tu, mon Jean, rien du tout... Et ça serait même avec joie si je pouvais te tirer de peine.

—Tu es folle, dit-il en l'embrassant. Je ne veux pas que tu me parles de mourir. Je serai heureux ou malheureux avec toi, voilà tout. Et je ne serai jamais malheureux complètement, puisque tu ne me quitteras pas !

—Mon pauvre Jean !

—Elle garda le silence, puis tout à coup reprit :

—Je voudrais faire une dernière démarche à Paris, dit-elle.

—Après de qui ?

—Après de l'Assistance publique.

—On ne t'écouterà pas.

—Peu-être.

—Eh bien ! va, essaye. Il faut que nous n'ayons aucun reproche à nous faire, mais on ne t'écouterà pas, je le répète.

Marie-Thérèse partit le lendemain et courut avenue Victoria, où elle raconta la criante injustice dont son mari était victime.

Mais là il lui fut expliqué que l'administration n'était pas coupable, que la réclamation préfectorale émanait du département et non point de Paris ; en somme l'administration la plaignit, mais elle n'y pouvait rien.

Elle s'en revenait bien triste, lorsqu'elle se heurta en descendant l'escalier contre une femme à cheveux blancs qui montait tête basse et comme absorbée.

La femme releva la tête et elle eut un triste sourire.

—Marie-Thérèse ! dit-elle.

—Madame Juliette !...

Elles se regardèrent longuement. Leurs cœurs étaient pleins de confidences.

—Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, dit Marie-Thérèse, on vous a rendu votre fille ?

—Hélas ! ma fille est perdue. On ne sait où elle est. Et tous les trois mois je viens ici chercher de ses nouvelles.

—Comme moi ! dit Marie-Thérèse. C'est ainsi que j'ai passé ma vie.

—Ma fillette ! ma chère petite Bertine... fit Liette en pleurant.

Bertine ! La fermière avait entendu bien des fois Charlot appeler ainsi sa petite amie. Est-ce que Bertine serait l'enfant cherchée par Liette ? Mais Charlot et Bertine s'étaient présentés à la ferme comme étant frère et sœur...

Ils avaient peut-être menti !

Un instant Marie-Thérèse oublie sa propre peine pour ne plus penser qu'à Liette. Elle accompagne au bureau des nouvelles la pauvre mère à laquelle l'employé fait la désespérante réponse :

—Nous ne savons toujours pas ce qu'est devenue votre fille.

Puis elle entraîne Liette qui sanglote. Elle l'emène jusqu'à la rue Saint-Séverin, là où Liette avait si gentiment préparé la chambre où elle se promettait de recevoir sa fille.

Et elle l'interroge. Elle lui fait raconter ses tristes courses à la recherche de sa fille. Et Marie-Thérèse l'écoute haletante. Maintenant elle est convaincue que Bertine est la fille de Liette, car celle-ci lui a dit que la jeune fille ne s'est pas enfuie toute seule, et qu'elle a un compagnon que l'on nomme Charlot.

Charlot, Bertine, c'est bien cela !

Et les dates concordent... depuis le jour où, dans la forêt de Trélon, la mère a failli mourir dans la neige auprès de son enfant dont elle ignorait la présence.

C'est quelques jours après que Bertine et Charlot arrivaient à la Pierre-de-Marbre.

Et comme Liette s'aperçoit vite de la vive surexcitation où Marie-Thérèse a été mise par ce récit, elle demande :

—Parlez ! parlez ! Vous avez à me donner une espérance...

Une espérance, certes, et Marie-Thérèse la donne. Mais comme elle désire, auparavant, interroger les jeunes gens afin d'acquiescer une entière certitude, car elle veut leur faire avouer la vérité, elle dit :

—Oui, je vous écrirai bientôt ; je crois pouvoir vous aider à retrouver votre enfant. Espérez ! espérez !

—Oh ! vous me cachez quelque chose ! Parlez ! parlez !

—Je ne puis rien vous dire de plus.

Elle ne le voulait pas, en effet, dans la crainte de se tromper. Une erreur aurait pu être fatale à cette pauvre femme. C'eût été, d'un seul coup, tomber de trop haut.